

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 39 (1901)  
**Heft:** 3

**Artikel:** La vache et le ramier : (imité de La Fontaine)  
**Autor:** Antan, Pierre d'  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198581>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

le *Bon ton*, présentèrent aux yeux étonnés, mais toujours charmés de leurs abonnées, des silhouettes de femmes minces, fluettes, élancées, emprisonnées dans des robes moulant si exactement les formes que le *shocking* anglais venait sur les lèvres, mais était bien vite réprimé chez les jeunes personnes se sachant bien faites.

Les manches, à l'aventure du reste, seraient si fort le bras, que les pianistes en furent gênées dans leurs grands mouvements sur le clavier.

C'est à cet inconvénient qu'il faut attribuer le re-virement soudain de la mode qui se mit à imposer les énormes manches dites *à gigot*, en 1830, *à batton*, lors de leur réapparition, et qui firent du buste féminin un parfait triangle, accusé surtout quand il surmontait une bicyclette.

La manche ballon fut en faveur à peine deux années, après quoi on vit des manches raisonnables plus ou moins ornementées vers l'épaule, ouvertes ou fermées au poignet.

Les dernières années du siècles sont signalées par une variété infinie dans la forme des chapeaux, une vraie débauche de garnitures de robes où la fantaisie s'unit à l'incroyable; puis par de certaines excentricités dans les vêtements de sport; ainsi la culotte bouffante et le plastron masculin des dames de la pédale:

Aujourd'hui, la robe *façon tailleur* rachète un peu les excentricités de la fantaisie par la noblesse de sa coupe, la sobriété de sa garniture; c'est comme un grain de sagesse aimable au milieu de l'affolement du caprice suscité par les produits de l'industrie qui encombrent les magasins.

Que sera la mode dans le siècle qui commence et duquel nous attendons tant de choses extraordinaires?

On ne peut guère en préjuger, attendu que la mode est fille de la fantaisie ou de certaines actualités. Cependant il demeure que, dans ce domaine, on peut s'attendre à toutes les surprises, même à voir renaitre le passé, car le grand sage de la Bible a dit :

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ». Et : « Ce qui a été sera ». Mme DESCHAMPS.

#### L'argent.

La livraison de janvier de la *Bibliothèque universelle* publie un article très intéressant de M. Henry Aubert, intitulé : *L'esprit nouveau*. Nous empruntons à ce travail les lignes suivantes, qui nous ont frappé par les dures mais réelles vérités qu'elles expriment :

« Ce qui caractérise avant tout la présente époque, c'est un amour vaniteux de l'argent et un exagéré besoin de jouter. »

Autrefois, on évaluait le mérite d'un homme d'après l'ancienneté ou l'illustration de sa famille. On était bien ou mal né, selon qu'on avait de la race ou qu'on n'en avait pas. Les vertus ancestrales vous étaient comptées comme un héritage naturel : vous viviez sur la bonne réputation de vos pères.

« De nos jours, on vaut quelque chose quand on est riche ; — on ne vaut rien, ou pas grand-chose — quand on est gueux.

« On accorde aux détenteurs du numéraire tous les droits, on leur pardonne tous les torts. Ils ont, du fait de la possession, les supériorités que la noblesse conférait autrefois gratuitement à ses privilégiés.

En Amérique, on taxe un homme en disant : « Il vaut tant et tant de millions ». C'est le triomphe insolent du métal, c'est l'insulte de la matière à l'esprit. Selon qu'on est plus ou moins riche, on se rapproche ou l'on s'évite ; on s'estime ou l'on se dédaigne. Le proverbe : « Pauvreté n'est pas vice et la richesse ne rend pas heureux » est devenu : « Richesse n'est pas vice, et pauvreté ne rend pas heureux ».

« L'argent abat les plus solides barrières, il est plus fort que les vieux préjugés. C'est l'ar-mature qui soutient tout notre édifice social, c'est le grand nerf de la vie moderne.

Il marie les filles des grands charpentiers américains à des princes de la vieille Europe ; il met dans un même salon des archevêques et des banquiers israélites. Il tient lieu, à ceux qui le possèdent, de blason, de culture et de vertu. Il fait faire les scrupules, il étouffe les scandales, il achète le silence, il paie les plaisirs et les vices. »

#### La vache et le ramier.

(Imité de *La Fontaine*.)

Jean-Philippe Morex, des Ormonts-dessous, n'était pas de bonne ce jour-là. Ecoutez-voi, franchement, il y avait de quoi être gringue.

Jean-Philippe Morex s'en revenait de la foire d'Aigle, où il avait mené sa plus belle vache, tachetée rouge, qu'il avait compté vendre un bon prix.

Hélas ! la foire avait été maigre. Peu d'acheteurs sur le champ de foire, et Jean-Philippe avait mieux aimé ramener sa vache en haut à la Combazza que de la laisser mépriser.

Il était donc reparti, tirant derrière lui sa vache. La pauvre Pindzon ne demandait pas mieux que de retrouver son étable et son pâture, mais en attendant, elle avançait tout à la douce sur la route poudreuse.

C'est qu'il faisait une terrible raverie tout le long des Grands-Rochers. Le soleil vous rabattait droit sur la tête et Jean-Philippe, lui-même, avait besoin pour se donner du courage de penser à la bonne golée de vin bien frais qu'il allait boire tout à l'heure à la pinte de Vuargny.

Après avoir assez maronné en dedans après la Pindzon qui n'en pouvait mais, le soleil, qui ne s'en souciait guère, et les marchands qui ne s'en portaient pas plus mal, Jean-Philippe se mit à rêver.

C'était un peu son habitude, quand il voyageait. Pour raccourcir le chemin, il se mettait à imaginer les choses les plus invraisemblables, et, pendant ce temps, il avançait sans s'en apercevoir.

— Tout de même, se disait-il, si on pouvait pourtant voler.

Le bon Dieu ne nous a pas fait des ailes, eh bien, il paraît que c'était pas son idée ; mais ces savants qui font à chaque instant de nouvelles inventions, je vous demande un peu si ils auraient pas pu en inventer, ou au moins une machine quelconque qu'on puisse naviguer dans les airs, pas seulement les gênes, mais aussi le bétail.

Dites-me voi si ça serait pas bien plus commode que leur télégraphe, leur téléphone et toute cette mauméta qui fait rien que de vous encoubler. Aie, c'est ça qui irait bien ! On n'aurait qu'à s'attacher cette machine aux épaules ; on monterait sur le toit pour se donner la balancée et hardi, via. Depuis ici, d'une bonne emmôde, on irait bien jusqu'au Sépey ; on boirait un verre chez Jomini aux Alpes, et puis après, on serait vite rentré à la maison.

Regardez-voi ces nuages qui tracent là-haut ; si je pouvais seulement pider comme eux, moi et ma vache.

Et Jean-Philippe levait le nez pour suivre avec intérêt les grands nuages blancs qui filaient du côté des Diablerets.

Tout-à-coup un ramier s'échappa du bois et s'enfuit à tire-d'aile. Jean-Philippe ne l'avait pas vu, mais il s'aperçut quand même de son passage. L'oiseau avait laissé tomber sur son nez ce qu'un de ses congénères avait autrefois laissé choir sur l'œil de Tobie.

Jean-Philippe, brusquement réveillé de sa méditation, sortit son grand mouchoir rouge et jaune et, grâce à une friction énergique, fit bientôt disparaître tout souvenir du malencontreux ramier.

— Tout de même, se dit-il, quand il eut fini,

il vaut encore mieux que les vaches ne volent pas. Y ne ferait rien bon se trouver dessous.

Pierre d'ANTAN.

#### Lo relodzo à coucou.

Se dein stu mondo ia dái gaillà à quoii lo bon Dieu aussè bailli prao niaffe, gros dè toupet et on boutafrou dè la metsance, y'en a prao assebin que n'ont pas reçu atant et que sont tadiés et pésants dza ein vegneint à monde ; cilião pourro coo ne savont pas que l'ai férè, n'est-te pas ? kâ n'est pas bailli à tsacon d'avai la cabosse à Bismarque à obin à n'on conseiller fédérat dza quand on est onco pè lo bri : d'ailleu, tsacon ne s'est pas fé !

Heureux sont les pauvres en esprit, dese la Biblia, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent ! L'est 'na parabole qu'ein vao bin on autra.

Ne faut don pas férè dái farces, eimbéta et tsantá dái gandoises à cilião pourro compagnons que sont dinse, pace que cein est mau fé et bin soveint on porrái s'ein repeindre. Coumeint lo Marque à la Judit stao dzo passâ.

Lo Marque avai don tsi li du on part dè se-nannès on pourro gaillà qu'on l'ai desai Gougan, on n'espèce dè demi tot fou, coumeint on dit, qu'étai pliaici pè la cououna que payivè cinquanta centimes per dzo ào Marque po sa pedance. N'étai pas 'na peinchon dè rentier, coumeint vo vâides, mà lo pourro coo, se l'avai boun'estoma, avai onco bons brés et bouvés piautés et l'aidhivè lo Marque pè l'établilio, tserdzivè et tserrottavè son fémé, l'ai tsaplliarè son bou et autres fotemasséri ; l'ai espargnivè don on ovrai.

Lo Marque avai dein son païlo ion dè cilião relodze à coucou, et d'â premi que l'eût tsi li cé peinchenero dè la cououna, cé relodzo intrigavè lo gaillà, kâ l'étai lo premi iadzo que l'ein veyâi ion dinse, assebin quand faiasai lè z'hâorès et que lo coucou avoreissai cilia petita portetta qu'est tot amont dào cadran, ein fasseint ou l'ou lulu démandâvè adé ein vouaiteint le relodzo, quoii dào diabllio tsantavè dinse.

Adon lo Marque, po sè fottre dè li, l'ai desai adé que l'étai 'na ratta que s'étai fourrâtè dein lo relodzo !

— Ah ! l'est 'na ratta ! desai adon lo pourro Gougan, l'est 'na crouïa bitè que porrái bin allâ après noutra gramma, la faut tiâ !

Et ti li iadzo que lo Marque étai pè lo païlo et que le relodze fiaisai l'étai dinse.

— Veillè, Gougan ! vouaïque la ratta que va tsantâ !

— La faut tiâ ! la faut tiâ ! fasai adé lo lulu.

Mâ lo Marque ne sè démaufiâvè dè rein ; adon on dzo que lo maître étai défrout et que sa fenna étai z'ua portâ à medzi ài caions, mon Gougan sè peinsâ dè profitâ dè tiâ cilia tsancra dè ratta, tandi que l'avai nion pè lo païlo.

Assebin, ie va à l'hotò trèrè on écot à n'on fascat dè bou su lo foyi, grimpè su na chaula découtè lo relodze et coumeint midzo allâvè astout fiairè, sè branquè avoué son chaton po éterti la bite.

Din ! ou ! ou ! — din ! ou ! ou ! mâ à l'avi que l'allâvè tsantâ po lo troisième iadzo, vouaïque mon Gougan que tè fot on coup dè chaton dào diablilio su lo relodze, qu'est venu avau avoué lè mâ et tot lo commerce ; lo lulu quand ve cein preind poaire, tsequè du su la chaula et lo vouaïque lè quattro fers ein l'air pè dessus lo relodze, et avoué cein vasè crèvâ la tita contré la gardaroba.

La fenna ào Marque que reintrâvè avoué sa mètra, va vaire quin détertin et quinna chetta l'ai avai pè lo païlo, trâovè lo gaillà tot einsagnolâ et lo relodze tot écliassâ perque bas.

— Mâ ! mâ ! mon pourro Gougan, qu'as-tou fe ?